

L'INJURE À L'ÉPREUVE DES GENRES

STÉPHANE DERVAUX

SCIENCES DE L'ÉDUCATION

L'injure, archétype de la violence verbale, est une préoccupation majeure et quotidienne des acteurs sociaux, peut-être même plus particulièrement des membres de la communauté éducative, scolaire. La problématique de l'injure, dans ses causes comme dans ses conséquences, s'impose aujourd'hui avec force aux réflexions globales, pour ne pas dire globalisantes, sur la violence à l'école. Il est alors possible de s'interroger sur ce que l'on *fait* lorsque l'on *dit*, tout comme il est envisageable, en fonction du prisme utilisé, qu'il soit sociologique, psychologique, psychanalytique, anthropologique ou ethnométhodologique, de s'intéresser à la portée de ces mots tantôt devenus choses, tantôt devenus objets, ou encore à la cible de prédilection de tel ou tel « projectile » verbal. Mon propos est plutôt ici, à travers l'analyse de paroles de jeunes relevées en milieu scolaire ces dix dernières années dans différents établissements scolaires de la Région parisienne, de pointer la spécificité masculine ou féminine de l'injure. Ces analyses portent sur une population totale de 2180 élèves (1300 filles, soient 51 % et 1260 garçons, soient 49 %, pour un effectif global initial de 2560 sujets répartis pour 44 % en classes de 5e et 56 % en classes de 3e).

Si l'on se focalise sur cette instance première de socialisation qu'incarne l'École, il y a déjà une quinzaine d'années que les cours de récréation et parfois les classes, au grand dam des adultes et en particulier des enseignants, sont envahies par l'agression verbale, l'injure, l'insulte. Tout un chacun a pu entendre ce mot désormais banalisé : « niquer » et le fameux « nique ta mère ». Expression, soit dit en passant, qui remporte une validité nationale quant à son utilisation et sa signification. Ce mot est des plus passionnants, puisqu'il caractérise exactement le croisement d'une culture du Sud et tout ce qu'elle emporte de rapport aux femmes et de rapport à la mère, avec une culture européenne chrétienne dont l'histoire s'ouvre avec fascination sur la transgression des tabous.

Poursuivons un instant sur ce fameux mot clé de la famille, la société et la culture : niquer. C'est un linguiste arabe qui nous parle. *Niquah* est le terme utilisé en arabe classique pour désigner la consommation du mariage après la cérémonie religieuse, selon le rite musulman. Le mariage religieux a un caractère sacré. Il est déclaré légal après la récitation du verset coranique : la *Fatiha*. Dans le langage courant arabe, le mot « nique ta mère ! » est ressenti comme la pire des insultes car blasphématoire et avilissante. Il n'était pas rare, notamment en Algérie, que l'affront fût lavé dans le sang. « nique ta mère ! » utilisé en France par les jeunes Maghrébins est une double atteinte, au sacré à travers le mariage et à la mère, symbole de la perpétuation des traditions et asexuée en ce sens qu'elle est sublimée et considérée comme un sujet tabou.

Ce sont les linguistes qui nous donnent la langue de ce vocabulaire. Nous pensons en particulier à Pierre Guiraud et Catherine Rouayrenc qui ont l'un et l'autre repris la problématique des gros mots dans des petits livres remarquables¹. Guiraud nous disait déjà il y a vingt ans que les gros mots, l'injure, c'est le langage de la dépréciation, que cet espace de langage est tout entier binaire – nous retrouvons là les fondements de la violence – et que ce n'est qu'une opposition généralisée entre le grossier, le malpoli, l'impoli, le mal dégrossi, et le poli, le raffiné, le fin. Aujourd'hui, on parle de *langue des banlieues*, même si cela entraîne des risques de généralisation et de caractérisation

¹ Guiraud P., *Les Gros mots*, Paris, PUF, 1975. Rouayrenc C., *Les Gros mots*, Paris, PUF, 1976.

abusive et de positivisation idéologique. Je pense à ce propos aux travaux de Azouz BEGAG, sociologue et romancier, auteur de nombreux ouvrages sur le sujet, qui, en traitant des aspects psychosociologiques de ce « parler » des banlieues, situe la problématique au niveau du groupe (essentiellement les jeunes des cités) et pointe le « parler des 'mecs' », qui révèle une volonté d'affirmer une identité groupale.

L'étymologie, une fois de plus, parle. Si nous prenons « insulter », on peut remonter au quatorzième siècle, et il s'agit déjà de « faire assaut », de « sauter sur », à partir du latin *saltare*. Le mot insulte connote l'attaque, l'outrage. Ce n'est qu'au dix-huitième siècle qu'on parle d'un « insulteur ». L'injure, dès le douzième siècle, c'est « porter l'injustice », « faire tort », dommage, endommager, offenser. On voit bien tous les mots qui sont là concernés : si l'on prend « affronter » par exemple, qui est la base du Rap ou de l'injure, dans un rapport imaginaire à l'autre, ça veut dire « frapper au front » tout simplement. Le Rap, ou ces concours de « tchathe » chantés pourrait-on dire, sont dans l'esprit des cultures du Sud. On voit en particulier dans *Le Jeu*, le film tiré du livre de Roger Vaillant, un affrontement public visant à régler un problème entre les protagonistes par ce biais de l'agression parlée pourrait-on dire, et là aussi c'est au meilleur de l'emporter. Le public, le tiers, le regard et l'oreille du tiers font la décision.

« Outrager » c'est surcharger, accabler, vaincre au combat. « Investive » vient d'un mot qui veut dire s'emporter. Jusqu'au mot « méchant », et la méchanceté. Le méchant, le *mes-chéant*, c'est quelqu'un qui tombe mal au Moyen-âge. L'injure est aussi vieille que l'humanité et elle y contient ses rapports de force à la question humaine, à la question de l'autre, et du sexe au sens quasi métaphysique, c'est-à-dire, si on reprend les trois registres en un seul : « Qui es-tu, montre-le-moi et prouve-le ».

Au centre même de la problématique de l'injure, il y a le mouvement « fondamentaliste » de la déshumanisation et de l'animalisation. On retrouve nos schémas de la violence. D'un côté, on a, autour de la problématique de l'acte un agent actif et de l'autre, un patient (passif), nous dit Guiraud. L'injure, c'est un rapport de force transitif avec un agent et un patient. C'est toujours dans la dimension sexuelle que ça se donne, mais dans la dimension d'une dégradation de l'humanité. On le voit bien avec les mots les plus simples : « Va te faire foutre ! » ; le foutre, c'est le sperme, le condensé, la métaphore de l'activité, et c'est cette revendication d'auteur - acteur qui compte. Le « con », on sait depuis Aragon et Irène qu'il s'agit de l'organe féminin. Le con, c'est bien sûr dans cette logique binaire la défausse. « T'es un con ! », c'est-à-dire un impuissant ! Sous-entendu « T'es nul ! » Jusqu'à l'exclamation la plus simple : « Merde ! ». Merde, évidemment c'est quelque chose qui est sans valeur, quelque chose qu'on expulse, qu'on rejette. C'est de l'ordre du déchet : « C'est un merdeux ». « C'est un emmerdeur ».

Et on peut aller jusqu'à l'ordure qui est à la fois sans valeur mais insupportable, jusqu'à la puanteur : « Salaud ! Pourri ! ». On voit ici que le mécanisme même du vocabulaire violent qui tourne autour de la reprise ou de la prise de contrôle de l'autre, ou de la réaction à une prise de contrôle, est une tentative à la fois d'engagement et de dégageant de la relation humaine. « Va te faire foutre ! T'es un con ! Et merde ! Quelle ordure ! ». Tout s'enchaîne ! Guiraud nous résume la démarche de la façon suivante : « En proclamant la non-valeur de l'objet, le sujet affirme sa propre valeur, la mesure de l'expression d'une volonté de puissance. Mais d'une volonté de puissance inefficace et insatisfaite : une impuissance. Expression d'une insécurité, d'une angoisse, d'un sentiment d'infériorité plus ou moins latent, et que l'acte verbal essaie de cacher et de compenser en se substituant à l'agression physique. » Tout est dit. Effectivement, l'agression verbale – et c'est pourquoi on pourrait parler de « théâtre des maux », parce qu'il faut la prendre dans ce qu'elle a de potentiellement dangereux et problématique – est un substitut du geste, mais dans ce qu'elle peut réussir à faire, tenir et contenir un temps, la violence dans le langage, au bord de la langue.

Tout l'effort de l'injure va tendre à la déshumanisation symbolique. On tire l'être humain vers l'animal. On essaie de ramener, pour reprendre un mot du peintre Francis Bacon, l'être humain à la viande. On est dans le domaine de la dépréciation nous dit Guiraud, et nous dit encore Évelyne Larguèche, psychanalyste spécialiste de l'injure², on cherche la déqualification. L'injure blesse parce qu'elle porte juste, mais en un autre point que le point conscient de l'argument. On peut pousser le raisonnement un peu plus loin et reprendre cette idée qu'il s'agit d'opposer une impuissance à une puissance, une passivité à une activité, et nous allons soulever toute la dérégulation machiste de l'humanité ordinaire, qui ne cesse de continuer à faire parler d'elle. Nous allons pouvoir croiser cette problématique anthropomorphique, actif / inactif, dominant / dominé, avec une problématique culturelle, celle qui s'est installée depuis quinze – vingt ans par les cultures du Sud et la culture de la honte, qui vise la mère dans ce qu'elle représente puisque la mère, en particulier dans ces cultures, est le point sacré de la filiation. Même si le nom du père va jouer un rôle déterminant en Europe et au Maghreb, la mère, comme l'écrivait déjà Engels, est la seule à pouvoir attester de l'identité de son enfant. C'est d'ailleurs pourquoi, nous dit-il, les sociétés ont conçu tout un temps l'enfermement des femmes comme nécessaire. Il s'agissait de préserver à la fois la filiation, mais aussi de préserver par la filiation la propriété, et l'authenticité du nom. Le sommet de l'injure va consister à attaquer la mère, ou attaquer à travers l'autre la mère, les mères. L'origine en somme. À la mère, on va opposer l'innommable comme on a opposé à l'activité l'inactivité, à l'actif le passif. On va opposer à la mère sans nom et à l'identité le nom et « l'homme ». C'est le nom et l'identité qui font la mère et le père. La mère porteuse, culturellement parlant, n'est rien qu'une femme sans nom. C'est une dénégation autrefois rassurante et désormais violemment angoissée du pouvoir social des femmes, même si, dans nos sociétés dites évoluées, l'oppression des femmes par l'homme reste une réalité en puissance et qu'il subsiste encore bien des discriminations, ne serait-ce que par l'image d'une femme-objet sans cesse renvoyée par les médias, publicité en tête.

Pour m'être retrouvé à plusieurs reprises à mener des enquêtes dans des collèges de l'Île-de-France, j'ai pu constater à chaque fois que le caractère sexuel de l'injure était très présent, quoique masqué. Parce que dire à des élèves ou à des adultes – j'ai pu faire ce travail avec des adultes – que l'injure est sexuelle, c'est une première surprise pour tous. Et pourtant, une expression comme « Tu parles comme un pédé ! » ne souligne-t-elle pas avec force l'analogie entre les codes du parler et ceux de la sexualité. C'est, pour le moins, une expression langagière qui offusque la « virilité » ambiante ! Dans certaines enquêtes, j'ai pu montrer que les injures qui touchent le plus, évidemment ce sont d'abord les mots « contre » la famille, les parents, les grands-parents. L'unanimité est presque faite sur la gravité des choses. Ou les insultes « sur » les morts. Si, en effet, on s'intéresse à des communautés spécifiques, ce sont les morts qui vont jouer ce rôle d'« injurieux » de référence, d'imaginaire de référence, et qui vont mettre en mouvement les personnes. Là encore, Évelyne Larguèche le signale : « L'injure 'colle à la peau' du seul moment qu'elle est proférée ».

Mais l'injure ne fait pas toujours qu'interroger l'intention de nuire. J'ai pu assister à des scènes, en établissement scolaire, sur le quai de la gare, dans la rue, des scènes ludiques où l'injure était en quelque sorte une fonction adolescente, une fonction d'étayage et de reconnaissance qui permettait ou non la rencontre. Le rire, la surprise, à la limite toujours du danger et de l'humiliation. C'est un des seuils de l'injure. C'est bien un jeu, mais un jeu dangereux. Et ce « jeu », nous le retrouvons forcément à l'école, lieu d'apprentissages divers par excellence, mais aussi espace de (re)socialisation de premier ordre. B. Defrance, il y a déjà dix ans, voyait dans la (es) violence(s) scolaire(s) un écho des maux avant tout présents dans la société : « Il serait donc tout à fait surprenant que cette anomie du tissu social n'ait pas de répercussion dans l'école (...). Pourquoi l'école échapperait-elle aux effets de la déstructuration des rapports sociaux ? »³

² Larguèche E., *L'Effet injure*, Paris, PUF, 1983 ; *L'injure à fleur de peau*, Paris, L'Harmattan, 1993 ; *Injure et sexualité*, Paris, PUF, 1998.

³ Defrance B., *La Violence à l'école*, Paris, Syros, 1992.

À l'instar de D. Lapeyronnie⁴ qui, à propos de la (prétendue) crise des banlieues, voit plus globalement une transformation de la vie sociale en France et des règles de solidarité, il ne faut donc pas s'étonner des répercussions possibles de cette transformation dans les rapports enseignants / enseignés. Qu'on le veuille ou non, aujourd'hui encore, l'élève à l'école est en position de non-savoir, toujours en faute de règles, toujours coupable du pire, institutionnellement en position de suspicion. Forcément cette dépendance contrariée, paradoxale, autorise et permet d'imaginer aisément la réponse interactive, spontanée, de la violence verbale, depuis l'insolence jusqu'à l'injure. Dans ce sens, en s'appuyant sur les propos recueillis auprès de jeunes collégiens ces dix dernières années, il est possible de poser l'hypothèse que l'injure peut être considérée, dans une certaine mesure, comme un habitus social. Là encore, le genre fait la différence. La parité homme/femme, dans les faits comme dans les mentalités, n'en est qu'au stade du balbutiement.

Si la majorité des élèves considère que la violence peut emprunter le mode verbal comme le mode physique, une grande partie estime qu'il faut nuancer ce que l'on nomme violence verbale. Certains font référence à un mode de communication propre à la « jeunesse actuelle », tandis que d'autres affirment qu'il s'agit d'un langage à part entière, reflet de la nouvelle génération. Certains chercheurs y voient plus un appauvrissement considérable de la maîtrise des codes sociaux de la communication, qui emprisonnerait un peu plus une partie de la jeunesse actuelle dans une forme d'exclusion sociale et territoriale. Cette banalisation de la violence verbale témoigne, sans nul doute, d'un appauvrissement de la maîtrise des codes de la communication en général, et plus particulièrement en milieu urbain et dans les classes sociales repérées comme étant les plus défavorisées. Quoi qu'il en soit, il apparaît donc utile, voire nécessaire, de faire la part des choses entre une réelle intentionnalité de nuire au travers de propos tenus et ce qui relève d'un habitus langagier, qui s'apparenterait, pour le coup, à quelque chose de ludique (de l'ordre de la joute verbale), ce que j'ai déjà souligné.

Au fil de mes interventions, j'ai pu relever des modalités de réponses différentes en fonction de l'âge comme en fonction du sexe, tant au niveau estimé de la gravité que l'on peut attribuer à l'injure, qu'au niveau des propositions émises pour diminuer en fréquence et en intensité les phénomènes de violence verbale au sein des établissements scolaires concernés. Les conclusions iraient dans le sens d'une surspécificité masculine de l'injure au niveau de son utilisation et, *a contrario*, d'une surspécificité féminine du point de vue de son élaboration et de sa constitution. « T'es une pute ! Quelle salope, ce mec ! » : l'injure à destination des hommes atteint son paroxysme lorsque les mots sont féminisés. L'insulte à caractère sexiste fonctionne exactement de la même manière qu'une insulte raciste ou antisémite, dans le sens qu'elle s'inscrit dans un rapport dominant/dominé. Sa fonction, consciemment ou inconsciemment, serait alors de maintenir l'ordre établi et ses conséquences, à savoir de maintenir la femme (ou l'homme « ravalé » au rang de femme) dans un état de déconsidération propre au système patriarcal qui est celui de bien des sociétés contemporaines. On peut d'ailleurs noter que les politiques l'ont admis, ne serait-ce que par l'inscription de la parité dans la Loi (en juin 2000) par le gouvernement français, s'appuyant au passage sur les écrits de Lacan, légitimant par ce biais la place des femmes dans un monde traditionnellement masculin.

Pour ce qui est de la gravité attribuée aux violences verbales, j'ai pu noter que l'effet des interventions sur l'avis des filles est indéniable, avec un taux de réponses affirmatives qui passe de 21 % à 37 % (phénomène accentué par la chute du taux de réponses négatives, de 49 % à 37 %) pour les plus jeunes (classes de 5e). Les indécises, pour leur part, restent stationnaires (28%). Pour leurs aînées (classes de 3e), le taux de réponses affirmatives passe de 49 % à 58,5 %, simultanément à une baisse du taux de réponses négatives, de 28 % à 7,5 %. Le taux de réponses indécises passe lui de 23 % à 34 %. Pour les garçons, les résultats obtenus abondent dans le même sens avec une

⁴ Lapeyronnie D., *Alternatives économiques*, H.S, N°19, 1^{er} trimestre 1994.

progression de 26 % à 52 % de réponses affirmatives (classes de 5^{ème}) et, dans le même temps, une baisse de 62% à 30% du nombre de réponses négatives. Pour leurs aînés (classes de 3^{ème}), le taux de réponses affirmatives passe de 60% à 74%, celui des réponses négatives de 21% à 14%. A noter également une diminution du taux d'indécis : de 19 % à 12 %.

Une réelle prise de conscience de l'ampleur du phénomène étudié en substance semble avoir eu lieu, avec un changement d'opinion plus marqué chez les garçons que chez les filles. Les garçons seraient donc apparemment plus conscients que les filles de la gravité posée par cette violence verbale. Ce constat vaut pour les deux niveaux de classe concernés. Globalement, les élèves sont partisans d'une alliance prévention – répression et ce, de façon majoritaire. Il suffit pour s'en convaincre de s'attarder sur leurs productions écrites, que j'ai eu l'occasion d'étudier dans ce même contexte d'intervention à finalités de sensibilisation aux phénomènes de violences verbales en milieu scolaire (causes, conséquences et propositions d'alternatives).

Même si la nécessaire prise en compte de l'historicité de chacun est pointée simultanément à l'irréfutable part de responsabilité de la société dans son ensemble au regard d'une certaine forme de valorisation de la violence, les propositions abondent dans le sens d'une répression parfois sévère, mais toujours cohérente. Demandeurs de sanctions (proportionnelles et égalitaires), la majorité des élèves désire plus de repères, plus de cadrage. Tout cela va dans le sens d'une plus grande communication entre adultes (professeurs) et enfants (élèves), mais aussi et surtout entre pairs, dans le sens d'une reconnaissance de l'altérité et d'un désir profond d'une écoute mutuelle, d'une réelle envie de dialogue commun et consensuel.

C'est là tout le rôle de l'école et, plus largement, du monde adulte, pour ne pas dire de la société dans son ensemble, que de (re)donner des valeurs facilement identifiables, de marquer des limites (dont les élèves - enfants sont fortement demandeurs) et de rendre à l'autorité et au respect leur sens originel, respect de l'Homme mais aussi respect de la nécessaire différenciation des sexes. Les insultes à caractère sexiste ou *faisant fonction de*, on le sait, salissent et rabaisent celles (et ceux) qui en sont l'objet, en les réduisant tout entières à leur sexe et à leurs attributs ou fonctions supposées. Concomitamment, elles confortent le masculin dans son rapport au pouvoir, emprunt d'une charge quasi érotique et d'une satisfaction narcissique. Les élèves, les enfants, les « jeunes » le souhaitent. Si l'on prend le temps d'y travailler, ils coopèrent en très grande partie.

Il ressort de toutes ces études de terrain, sans pour autant prétendre ni à l'exhaustivité, ni au caractère tautologique des conclusions avancées, que l'injure, qu'elle soit référentielle, interpellative ou simple juron est accessible à l'intervention et à la prise de conscience. Il reste toutefois à déterminer dans les discours ce qui est de l'ordre de la réelle intention de nuire et ce qui est de l'ordre de l'habitus social. Au même titre que l'injure ou le juron, sa déclinaison édulcorée peut parfois jouer un rôle d'encouragement, d'incantation et d'exorcisme. Une manière de se donner de la force (pour s'en convaincre, il suffit de s'attarder sur les attitudes langagières de certains sportifs de haut niveau ou de leurs coaches face à une épreuve dont l'enjeu est primordial), de mettre à distance sa propre peur ou la peur de l'autre, dans sa différence. L'injure, peut-être plus encore dans le cas de l'injure « sexiste », serait alors le symbole du repli et de l'effacement de l'individu, de sa personnalité, au profit d'une soumission (librement consentie ?) de facilité aux standards défensifs d'un groupe, aussi minoritaire qu'il soit.

L'important, me semble-t-il, c'est de noter que nous sommes à la charnière d'une époque et que nous en sommes à un siècle qui privilégie dans le brassage culturel de la mondialisation l'individu, les apparences, l'objet. L'omniprésence de la violence verbale (à la télévision, dans les livres, au cinéma, dans les jeux vidéo ...), tout comme l'image de la femme, qui nous est sans cesse renvoyée (femme – objet dans la publicité) risque, si l'on n'y prend garde, de faire tomber l'injure dans la banalisation.

Si, comme j'ai pu le constater, une démarche de sensibilisation et d'explicitation du « vocabulaire » de la violence et spécifiquement de la violence verbale, impliquant réflexion, débats construits, écritures et travaux de groupes, sur une période d'un à deux mois, réduit sensiblement les agressions primaires « réactionnelles » et les anticipations archaïques de défense en milieu scolaire, il apparaît que seule une intervention, à la fois réflexive et formative, dès le plus jeune âge, peut introduire de la distance dans tout ça. Là encore, il s'agit d'une éducation à part entière, mais des affects et de la plasticité émotionnelle. La société, plus encore l'école, socle de la formation du citoyen, se doit d'assurer sa mission d'apprentissage des codes minimaux de la communication sociale, du respect de la différenciation des sexes, pour ne pas avoir à regretter le terrain conquis par l'inculture et son cortège de violences sexistes et discriminatoires qui gagnent une partie de la jeunesse, peut-être plus spécifiquement dans les zones urbaines et les quartiers dits défavorisés.